

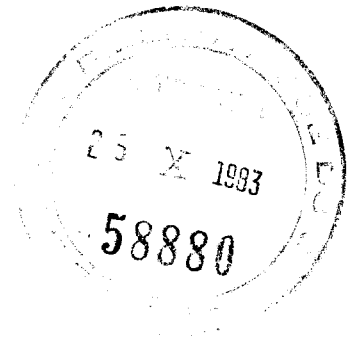
L'avenir des peuples pasteurs

Compte rendu de la conférence
tenue à Nairobi (Kenya)
du 4 au 8 août 1980

ARCHIV
54028

34028

l'avenir des peuples pasteurs



ARCHIV
397
= 2F

Le Centre de recherches pour le développement international, société publique créée en 1970 par une loi du Parlement canadien, a pour mission d'appuyer des recherches visant à adapter la science et la technologie aux besoins des pays en voie de développement; il concentre son activité dans cinq secteurs : agriculture, alimentation et nutrition; information; santé; sciences sociales; et communications. Le CRDI est financé entièrement par le Parlement canadien, mais c'est un Conseil des gouverneurs international qui en détermine l'orientation et les politiques. Établi à Ottawa (Canada), il a des bureaux régionaux en Afrique, en Asie, en Amérique latine et au Proche Orient.

© Centre de recherches pour le développement international, 1983
Adresse postale : B.P. 8500, Ottawa (Canada) K1G 3H9
Siège : 60, rue Queen, Ottawa

Galaty, J.G.
Aronson, D.
Salzman, P.C.
Chouinard, A.

Commission on Nomadic Peoples, Montreal, Que. CA
University of Nairobi, Institute for Development Studies, Nairobi KE

IDRC-175f

L'avenir des peuples pasteurs : compte rendu de la conférence tenue à Nairobi, Kenya, 4-8 août 1981. Ottawa, Ont., CRDI, 1983. 432 p. : ill.

/Nomades/, /nomadisme/, /population rurale/, /stratégie de développement/, /Afrique orientale/, /Afrique occidentale/, /Moyen Orient/ – /anthropologie/, /développement rural/, /planification du développement/, /cheptel/, /agroéconomie/, /femmes/, /équilibre écologique/, /production animale/, /établissements humains/, /rapport de conférence/, /liste des participants/.

CDU: 397.7

ISBN: 0-88936-383-8

Édition microfiche sur demande

This publication is also available in English.

l'avenir des peuples pasteurs

compte rendu de la conférence tenue à nairobi (kenya)
du 4 au 8 août 1980

**Rédacteurs : John G. Galaty, Dan Aronson,
Philip Carl Salzman,**

*Commission des peuples nomades, aux bons soins du
Département d'anthropologie, Université McGill,
855, rue Sherbrooke ouest, Montréal (Canada)*

et Amy Chouinard

*Division des communications, Centre de recherches pour le
développement international, Ottawa (Canada)*

*Sous l'égide de la Commission des peuples nomades de l'Union internationale
des sciences anthropologiques et ethnologiques, en collaboration avec l'Institute
for Development Studies de l'Université de Nairobi et l'aide du Centre de recher-
ches pour le développement international (Ottawa), du Conseil international des
sciences sociales (Paris), de la Wenner-Gren Foundation for Anthropological
Research (New York) et de l'Université McGill (Montréal).*

table des matières

<i>avant-propos</i>	7
<i>liste des participants</i>	11
<i>priorités de recherche et développement pastoral : que faire?</i>	15
<i>discours d'ouverture</i>	29
l'avenir des peuples pasteurs	R.S. Musangi 32
quelques observations au sujet du rôle des conseillers et des avocats	Philip Carl Salzman 34
<i>le rôle de l'anthropologie en matière de développement pastoral</i>	41
le développement des pasteurs nomades : qui en bénéficie?	Dan R. Aronson 44
l'approche anthropologique du développement économique	Walter Goldschmidt 55
priorités de recherche en matière d'études pastorales : plan des années 1980	Michael M. Horowitz 65
élevage et mode de vie : répertoire des années 1980	Daniel G. Bates et Francis Paine Conant 96
l'échec des programmes de développement économique pastoral en Afrique	Walter Goldschmidt 110
l'anthropologue en tant que médiateur	Emanuel Marx 129
<i>l'économie politique du pastoralisme</i>	139
les facteurs politiques déterminant l'avenir des peuples pasteurs	Philip Carl Salzman 142
les troupeaux, le commerce et les céréales : une vision régionale du pastoralisme	Anders Hjort 147
l'évolution des politiques de développement des régions pastorales du Kenya	S.E. Migot-Adholla et Peter D. Little 157
les retombées théoriques des stratégies de développement pastoral en Afrique orientale	Peter Rigby 172
l'espace pastoral du gourma malien : l'occupation humaine et animale	André Bourgeot 181
l'éducation des pasteurs nomades : la planification du développement par tâtonnement	John A. Nkinyangi 201
<i>l'économie du pastoralisme</i>	217
la production dans les sociétés pastorales	Gudrun Dahl 220
l'élevage en tant que source de nourriture et de revenus	H.K. Schneider 232
les institutions économiques et la gestion des ressources pastorales : considérations liées à la stratégie de développement	Peter N. Hopcraft 248

- consommation et commercialisation des produits pastoraux chez les kel
tamacheq de la boucle du niger (mali) **Ahmed Ismail Ag**
Hama 270
- les femmes et le développement pastoral : orientations prioritaires de la
recherche en sciences sociales **Vigdis Broch-Due, Elsie Garfield et**
Patti Langton 277
- changements récents des systèmes bédouins de production de bétail dans la
steppe syrienne **Faik A. Bahhady** 285
- le rôle du gouvernement dans le développement pastoral** 295
- organisation du rôle du gouvernement dans le secteur pastoral
Stephen Sandford 298
- organisations pour le développement pastoral : contextes de causalité,
changement et évaluation **John G. Galaty** 313
- sédentarisation des bédouins : structure organisationnelle, juridique et
administrative en jordanie **Kamel S. Abu Jaber et Fawzi A.**
Gharaibeh 324
- sédentarisation des nomades au soudan **Mustafa Mohamed**
Khogali 333
- sédentarisation des pasteurs nomades et pastoralisation des agriculteurs au
mali **Salmane Cissé** 351
- développement du bétail et exploitation des pâturages au nigéria
Moses O. Awogbade 358
- politique de planification et société bédouine dans l'émirat d'oman
Mohsin Jum'a Mohammed 368
- le processus de recherche : stratégies, buts et méthodes** 371
- méthode d'inventaire et de contrôle des processus de l'écosystème
pastoral **H.J. Croze et M.D. Gwynne** 374
- les modèles indigènes temporels et spatiaux comme clé des études
écologiques et anthropologiques **Rada Dyson-Hudson** 388
- recueil et interprétation des données quantitatives dans les sociétés
pastorales : réflexions sur certains cas étudiés en éthiopie
Ayele Gebre Mariam 395
- pertinence du passé dans les projections relatives aux peuples
pastoraux **Daniel Stiles** 407
- ouvrages de référence** 417

les troupeaux, le commerce et les céréales : une vision régionale du pastoralisme

Anders Hjort, *Département d'anthropologie sociale,
Université de Stockholm, Stockholm (Suède)*

La nécessité de considérer le pastoralisme sous un angle régional et non comme un système de production isolé, si l'on veut bien comprendre l'évolution des conditions de vie des pasteurs, a été signalée par Bates et Lees (1977). Ces derniers nous indiquent que les activités de subsistance locales ou régionales en sont venues rapidement à faire partie de systèmes de production plus larges fondés sur l'échange et la spécialisation. À leur avis, dans le cas du pastoralisme, il nous faut envisager toutes les options à notre disposition pour obtenir des produits d'origine non pastorale et différentes réactions face au changement. Je m'en tiendrai à quelques éléments des relations existant entre les troupeaux, le commerce et les céréales, tout particulièrement dans les systèmes de production pastorale déséquilibrés. La nature des relations entre le pastoralisme et les autres systèmes économiques est dictée en fin de compte par la position marginale des pasteurs au sein du système politique national. On se préoccupe tout d'abord des groupes politiquement importants des grands centres urbains lorsqu'il s'agit d'établir les objectifs nationaux de production dans les régions arides, tout particulièrement concernant la production de viande bon marché. En second lieu, la pacification des populations insurgées aux frontières des États donne de l'importance au développement pastoral du point de vue stratégique.

Il existe un large éventail de combinaisons pasteurs-agriculteurs, mais je me bornerai à étudier les cas où les produits fournis par les pasteurs constituent la forme d'alimentation la plus stable et dominant le système de production.¹ Toutefois, il est tout d'abord nécessaire d'examiner un certain nombre de contraintes liées au pastoralisme.

la production pastorale

Le pastoralisme sous sa forme la plus pure est un système économique dans lequel toute l'alimentation du foyer provient des troupeaux domestiques, mais les pasteurs qui dépendent uniquement du bétail pour leur alimentation sont très rares. Ils complètent le lait, la viande ou le sang fournis par leurs troupeaux

1. Il existe, bien entendu, toute une gamme de documents d'anthropologie sociale qui touchent les questions étudiées ici. Une grande partie s'intéresse aux relations existant entre les sociétés nomades et les sociétés sédentaires (souvent hostiles) mais ils sont peu nombreux à s'intéresser à la complémentarité existant entre certaines formes d'agriculture et l'élevage des animaux.

domestiques par des céréales. Bien entendu, le degré de dépendance vis-à-vis des produits agricoles est variable, de même que la façon de les obtenir, soit directement en faisant de l'agriculture, soit indirectement en faisant du commerce. Même les Masaï du Kenya et de la Tanzanie ou les Samburu du Kenya, peuples que l'on a cités comme étant des exemples de pastoralisme pur, dépendent considérablement des produits agricoles. En conséquence, l'analyse de la production alimentaire pastorale en termes uniquement de production des troupeaux familiaux n'est qu'une première étape.

Barth (1973) propose que l'anthropologue, au lieu d'axer ses efforts sur des groupes de gens précis, analyse les différents régimes de production qui font partie du système régional de production : pastoralisme, agriculture, artisanat, commerce, etc. Je fais une distinction par ailleurs entre les différents systèmes de production existant à l'intérieur même du pastoralisme, selon le type d'animal domestique. Les caractéristiques des quatre grandes catégories d'animaux laitiers que l'on retrouve principalement en Afrique, en Arabie et dans le Sud-Ouest asiatique sont très différentes et ont des implications économiques diverses. Je pense en particulier au taux de reproduction propre à chaque espèce, aux exigences de la mobilité, à la quantité de viande produite par chaque abattage, à la continuité et à la fréquence de la lactation et, enfin, à la valeur sur le marché. C'est ainsi, par exemple, que les activités de subsistance axées sur des chameaux et du petit bétail nomades sont différentes de celles qui s'attachent au petit bétail et aux bovins relativement sédentaires et que le pastoralisme axé sur les chameaux s'apparente à l'agriculture puisque le troupeau familial, à l'image de la terre pour l'agriculteur, est une ressource relativement constante.

Les systèmes de production sont largement axés sur les produits de subsistance. Par ailleurs, nous nous sommes efforcés, Dahl et moi-même (1976), de montrer l'existence de certaines restrictions biologiques s'appliquant aux produits pastoraux : limitations liées au taux de reproduction et au niveau de production prévu ainsi qu'à l'évolution de la démographie des troupeaux suivant les périodes et au profil de production saisonnier, mais quelques points importants nous intéressent dans le cadre de cette discussion.

Pour qu'un ménage moyen² puisse subsister en comptant uniquement sur le troupeau domestique et à condition que ce troupeau ait une composition moyenne suivant l'âge et le sexe (ce qui est en fait rarement le cas) ses besoins nutritifs seront d'environ 318 grammes de protéines et 13 800 kg/cal. par jour. Pour que ce ménage puisse subsister uniquement à partir d'un troupeau de bovins sans entamer son renouvellement, il faut que le troupeau compte 64 têtes. L'équivalent en chameaux est de 28. Ces chiffres varient suivant les différentes races mais ils nous donnent une idée de la taille des troupeaux requis. Les variations enregistrées pour le petit bétail sont encore plus grandes (Dahl et Hjort, 1976). Les foyers de pasteurs qui se spécialisent dans l'élevage d'un seul type d'animal domestique sont rares et il est donc utile de faire des estimations de production portant sur différentes espèces comme Dahl et moi-même (1976) l'avons fait.

Ces chiffres constituent des moyennes et ne tiennent pas compte des fluctuations saisonnières. Pourtant, ces fluctuations saisonnières existent et cela vient compliquer le problème, tout particulièrement dans les régions n'ayant qu'une

2. La famille de référence se compose de l'équivalent de 4,9 adultes soit, par exemple, le père d'une trentaine d'années, la mère enceinte, de 25 ans, deux enfants de 3 et de 8 ans et deux adolescents apparentés, un garçon de 18 ans et une fille de 15 ans.

seule saison des pluies. Le problème saisonnier nous montre qu'il est important de combiner le gros et le petit bétail pour trois raisons. En général, la consommation de viande atteint son maximum lorsque celle du lait est faible. Le petit bétail est plus facile à abattre que le gros. En raison de sa taille, il peut être consommé immédiatement après l'abattage par la famille elle-même et, parce qu'il se reproduit rapidement, il est facile de remplacer l'animal abattu. Ensuite, le rythme de lactation du petit bétail complète fréquemment celui du gros. Enfin, et pour les mêmes raisons qui en facilitent l'abattage, le petit bétail présente des facilités idéales de commercialisation et constitue une source importante d'échange pour obtenir des céréales.

le rôle des céréales

Une économie fondée sur les produits de l'élevage répond efficacement aux besoins d'alimentation humaine en protéines. Un troupeau composé de 28 bovins ou de 40 chèvres et 16 bovins suffira à satisfaire les besoins en protéines d'un foyer. Par contre, ses besoins en calories seront loin d'être satisfaits, ce qui permet de comprendre la part jouée par les céréales dans l'alimentation. Les céréales remplacent le lait selon la saison mais peuvent aussi constituer un produit courant de remplacement ou une réserve pour les mauvaises années. Il arrive aussi, comme le font remarquer Bates et Lees (1977), que les pasteurs jugent utile de donner des céréales à leur bétail. Ce peut être, par exemple, la seule façon d'assurer la survie des troupeaux des Amar'ar Bedawiet de l'est du Soudan qui, à l'occasion, doivent garder sur place de gros troupeaux de chameaux et de petit bétail et leur donner du sorgho blanc, soit cultivé par la famille, soit acheté sur le marché.

Même les régions les plus sèches d'Afrique offrent généralement des possibilités de culture de décrue, ou de culture dérobée effectuée au cas où la pluie viendrait. Fréquemment, toutefois, les possibilités sont limitées par les risques que présentent pour la santé les régions immergées en permanence et par les impératifs liés à la main-d'oeuvre, qui ne permettent pas toujours aux travailleurs familiaux de se fixer dans une zone cultivée. La culture dérobée du sorgho ou du maïs sur un emplacement bien arrosé situé le long d'une voie de transhumance reste la façon la plus simple et la moins exigeante en main-d'oeuvre de pratiquer l'agriculture; cette méthode ne permet pas de pratiquer une sélection complexe des cultures mais s'adresse à des céréales qui n'exigent pas beaucoup de soins entre la plantation et la récolte. Les céréales viennent s'ajouter à l'alimentation pendant la saison sèche mais il s'agit rarement d'une réserve alimentaire parce que les bonnes récoltes se feront généralement les années où les pluies sont abondantes pendant lesquelles on a par ailleurs du lait.

De nombreuses activités de troc ont lieu entre les pasteurs des zones arides et les agriculteurs des régions plus arrosées. On en trouve quelques exemples au Kenya où les Turkana troquent traditionnellement du petit bétail contre du maïs (ou, anciennement, contre du mil) avec leurs voisins Marakwet; chez les Rendille et les Borana, avec les agriculteurs Meru des collines du Nyambeni; et chez les Masaï avec les agriculteurs Kikuyu. Partout, ce type de commerce semble présenter de l'importance, même si l'on ne s'en est pas toujours aperçu de l'extérieur du fait de l'existence de relations hostiles entre les groupes concernés. Dans certains cas, ce commerce a pu être pris en charge par des groupes spécialisés.

Le taux de change du bétail par rapport aux produits agricoles est primordial pour le niveau de vie des pasteurs. Swift (1979a) a calculé l'indice du coût de la vie

des familles Somali fondé sur le troc. En supposant que les trois quarts des aliments consommés soient des produits agricoles pendant la saison sèche et un quart pendant la saison humide, il semble que les producteurs de chameaux et de bovins aient dû subir une diminution alors que les producteurs de petit bétail restent à peu près au même niveau (Swift, 1979a). Les Barabaig en Tanzanie constituent un autre exemple. Kjaerby (1976) fait état d'une augmentation modeste du prix du bétail et d'une augmentation considérable du prix du maïs au cours des 20 dernières années, entraînant une nette diminution du taux de change.³

Selon la tendance générale, les surplus agricoles qui, auparavant, étaient troqués contre les produits des pasteurs, sont maintenant vendus sur les marchés nationaux et internationaux. L'intégration régionale à ces marchés a entraîné à la fois une préférence pour les cultures commerciales et la transformation du commerce local, fondé sur l'argent et non plus sur le troc. Il en résulte entre autres pour les pasteurs une diminution des céréales disponibles. Même si les rapports de prix ne changent pas sur le marché local, les pénuries fréquentes font qu'il est parfois impossible d'obtenir des céréales, quel que soit le prix payé. Dans un tel cas, il n'y a pas vraiment de raison de vendre du bétail pour obtenir de l'argent. En dépit de l'amélioration des moyens de transport, qui permettent aux pasteurs d'avoir accès aux céréales, la structure de commercialisation des produits agricoles s'oppose à l'amélioration de leur niveau de vie. De manière générale, le système fait que la production tend à être exportée dans les régions ayant un plus grand pouvoir d'achat, même lorsqu'il existe une pénurie locale. Ce changement structurel signifie non seulement que les produits alimentaires sont acheminés loin des régions pastorales mais aussi, fréquemment, que toute la production agricole des régions adjacentes prend une voie totalement nouvelle, abandonnant les cultures de subsistance pour adopter des cultures commerciales telles que le coton, le café ou le tabac.

la commercialisation du bétail

L'expansion de l'économie monétaire se fait sentir non seulement en modifiant la disponibilité ou le prix des céréales locales mais aussi en facilitant l'évolution des systèmes de commercialisation du bétail. Les pasteurs ont la réputation d'hésiter à vendre leurs animaux, les bovins en particulier. Plusieurs explications partielles de ce phénomène ont été avancées. Historiquement, la structure du marché n'était pas favorable aux pasteurs. Les politiques d'achat des grands acheteurs de bétail favorisent les activités des intermédiaires, qui réduisent le profit des petits producteurs et manipulent les calendriers de vente et d'enchères (Hjort, 1979). Des considérations de politique générale ont consisté à faire en sorte que la

3. D'après les chiffres données par Swift, le nombre de chameaux permettant d'acheter les 725 kg de sorgho dont a besoin chaque année la famille de référence est le suivant : 1847 (0,7), 1981 (0,7), 1951-1953 (1,5), 1956-1958 (1,6), 1971-1972 (2,6), et 1974-1975 (0,7). Le nombre de bovins pour les mêmes années est le suivant : 0,7, 0,8, 2,4, 2,8, 4,7 et 1,1 ; de brebis : 4,3, 14,8, 9,0, 10,7, 9,9 et 4,3 ; et de chèvres : 6,5, 30,2, 12,3, 13,7, 12,7 et 6,9. Les calculs de Kjaerby s'appuient sur les prix en shillings et non sur le marché du troc. Les rapports qu'il donne peuvent donc être exprimés en nombre de sacs de maïs par bovin vendu : 1957 (18,0-12,0) ; 1967 (12,3-9,25), 1969 (11,7-9,7), 1971 (8,3), 1972 (7,2) 1974 (3,1), et 1975 (1,8).

viande reste bon marché pour les populations urbaines, ce qui a contribué à maintenir les prix trop bas. Il existe des contraintes techniques : longueur et difficulté des transports jusqu'aux marchés, marchés peu fréquents, restrictions dues à la quarantaine, etc. On indique par ailleurs que la majeure partie du bétail pastoral doit être gardée au sein du système de production pastorale, y compris les boeufs qui constituent une réserve vivante de viande et de sang pour les saisons sèches. Ce n'est qu'en période de sécheresse, lorsque les animaux meurent sur pied, qu'on les abat et qu'on les vend sur une grande échelle. Dans ces circonstances, la viande est de mauvaise qualité et les prix sont faibles.

La majorité des bovins abattus dans un troupeau familial est constituée de jeunes taureaux, suivis par les vieilles femelles ayant un taux de reproduction faible et les vieux taureaux dont les services sont devenus moins efficaces (Dahl et Hjort, 1976). Ces différentes catégories de bétail devant être abattues immédiatement représentent en permanence environ 8 % du total du troupeau en moyenne. Ce chiffre concorde bien avec celui qui est signalé pour les prélèvements annuels. Huit pour cent supplémentaires des bêtes composant le troupeau meurent de mort naturelle ou doivent être abattues d'urgence.

Le propriétaire qui voit venir la mort d'un animal pourra choisir de le vendre sur le marché et cette décision se produit fréquemment en cas de catastrophes telles que sécheresse. L'alternative est donc entre la mise sur le marché de mauvaises bêtes dont le rendement est peu élevé et le risque que l'on prend en tablant sur leur survie.

L'effet de la sécheresse ne se limite absolument pas à la période d'absence de pluie. Du fait de la répartition de la mortalité (très élevée chez les animaux âgés et très jeunes) et de la fluctuation de la reproduction (aucune reproduction pendant cette période et reproduction anormalement forte immédiatement après), les effets de la sécheresse peuvent se faire sentir pendant de nombreuses années (on se reportera à Dahl et Hjort, 1979, qui discutent de ces effets à long terme). Généralement, après la sécheresse, il ne reste plus de vieux mâles ou de vieilles femelles. Les jeunes mâles sont par ailleurs inexistantes étant donné que la reproduction a cessé pendant la sécheresse. Il s'ensuit donc une pénurie d'animaux sur le marché pendant quatre ou cinq ans au moins, tout particulièrement de boeufs adultes qui pourraient être prisés sur le marché. Certains animaux vont arriver sur le marché deux ans après la fin de la sécheresse alors que les prix restent élevés. Généralement, toutefois, le pasteur choisit alors de ne pas vendre, phénomène que l'on a qualifié « d'effet pervers de l'offre ». Du point de vue des pasteurs, beaucoup de travail a été consacré à la croissance de ces jeunes taureaux et il ne manque pas grand-chose pour les engraisser et les vendre une fois parvenus pleinement à maturité. Ce n'est que s'ils ont des besoins d'argent immédiats que les pasteurs vont vendre parce qu'il ne leur en coûte pratiquement rien pour garder leur bétail. Le risque, bien entendu, c'est qu'au moment où ces taureaux sont prêts à être mis sur le marché, les prix vont baisser. Ce risque se réalise trop souvent, tout particulièrement lorsque l'on sait que les prix élevés sont dus à une pénurie généralisée ; une fois que les pasteurs se mettent à vendre sur une grande échelle, les prix baissent. En d'autres termes, il n'est peut-être pas possible d'expliquer le refus de vendre par une simple absence de corrélation entre le prix du bétail et l'offre pastorale ou le nombre d'animaux dans les troupeaux des pasteurs qui sont susceptibles d'être mis sur le marché.

Un « système stratifié de production du bétail » est un système qui associe les pâturages des régions arides, pour l'alimentation des animaux jeunes, et les ranchs des régions plus arrosées, pour l'engraissement ultérieur de ces mêmes animaux. Dans la production de viande de boeuf, l'étape qui exige le plus de

main-d'oeuvre est celle des soins liés à la naissance des veaux et à l'élevage des jeunes veaux et de leur mère jusqu'à ce qu'ils soient sevrés. C'est ce que fait constamment le pasteur, et le fait qu'il dépende du lait pour sa nourriture le met en relation étroite avec les vaches laitières. Dans le système pastoral, les boeufs non parvenus à maturité constituent pratiquement un sous-produit des activités axées sur la production de lait et sur les reproducteurs qui sont le gage de l'alimentation à l'avenir. Les grands élevages commerciaux qui dépendent des frais de main-d'oeuvre achètent fréquemment des jeunes animaux aux pasteurs parce que cela revient moins cher que d'engager la main-d'oeuvre chargée d'apporter les soins intensifs que nécessitent les veaux nouveau-nés et leur mère. Un bouvillon parvenu à maturité est généralement mieux payé qu'un jeune de l'année et il est relativement facile pour le foyer pastoral de le laisser suivre le troupeau jusqu'à ce qu'il atteigne une pleine maturité. On hésitera donc à se séparer des jeunes sujets à moins d'y être obligé par les circonstances, besoins d'argent immédiats par exemple.

le pastoralisme en porte-à-faux

Les céréales deviennent plus difficiles à obtenir dans de nombreuses régions parce que les prix sont plus intéressants ailleurs, mais la dépendance vis-à-vis des céréales ne diminue pas, ni la nécessité d'avoir de l'argent pour acheter des céréales. Il est assez étonnant de constater que nombre de circonstances sont de nature à obliger les pasteurs à vendre leur bétail avant terme.

Dans sa forme pure et non déformée, le pastoralisme nomade représente un équilibre entre la population humaine, la population animale et les pâturages (Dahl, 1979). Il reste viable tant que les populations (humaine et animale) restent stables, ou tant que la croissance des populations s'accompagne d'un agrandissement du territoire. Aujourd'hui, toutefois, la plupart des pasteurs vivent une situation politique qui ne permet pas d'agrandir les terres à pâturages, sans parler du fait que la qualité de ces pâturages semble se dégrader. L'équilibre est rompu par des facteurs externes. Le développement régional pourra parfois apporter d'un côté des améliorations au système, en renforçant les soins de santé ou en offrant de meilleurs débouchés au bétail excédentaire par exemple, mais, d'un autre côté, il va sans le vouloir siphonner une part substantielle de la main-d'oeuvre ou causer la perte de terres importantes. Le modèle écologique n'est pas uniquement basé sur des conditions climatiques incertaines mais aussi sur des changements économiques et politiques planifiés ou non. L'étude ne doit plus mettre uniquement l'accent sur les problèmes causés par l'écologie mais s'attacher à examiner ceux qu'entraînent les liens de dépendance et les inégalités régionales et tenir compte de la centralisation politique de plus en plus grande et de l'intégration des économies de subsistance au capitalisme. L'évolution est peut-être telle qu'il n'y a plus de point d'équilibre à l'intérieur du modèle et que les pertes s'enchaînent les unes aux autres en créant un cercle vicieux.

La diminution des terres à la disposition des pasteurs est ressentie tout d'abord dans les zones de pâturages de réserve qui servent avant tout pendant les saisons sèches. Les exploitations de blé dans les terres des Masaï au Kenya en sont un exemple. La population locale avait accepté de mettre de côté des terres devant faire l'objet d'une exploitation agricole mécanisée à grande échelle mais, lorsque la sécheresse s'est produite par la suite, elle s'attendait à pouvoir accéder aux terres mieux irriguées de la zone agricole. A ses yeux, l'accord était valable dans les conditions normales mais, dans les circonstances exceptionnelles, il fallait

adopter le même principe qu'auparavant, c'est-à-dire utiliser les terres agricoles en tant que pâturages.

La concurrence que se font les pasteurs et les agriculteurs-éleveurs pour l'accès aux pâturages s'accroît. Par agriculteurs-éleveurs j'entends une personne dont l'activité principale est la culture mais qui investit une partie de son excédent agricole dans l'élevage pour le réinvestir par la suite dans l'agriculture (Brandstrom et alii, 1979). Les bovins constituent le meilleur moyen de suppléer à la force de travail humaine, permettant ainsi d'accroître la surface cultivée et, donc, les excédents agricoles . . . et ainsi de suite. Pour l'agriculteur-éleveur, la production de viande est moins importante que la richesse que lui procurent ses bovins. Il est possible que ce système soit implicitement expansionniste et destructeur pour l'écosystème, parce qu'il favorise un élevage axé sur l'optimisation des nombres et non de la qualité, contrairement à ce qui se passe dans le pastoralisme pur fondé sur la production laitière (Haaland, 1975). Lorsqu'ils sont en concurrence, les agriculteurs-éleveurs exploitent davantage les pâturages que les pasteurs nomades parce qu'ils se contentent simplement de garder le bétail en vie. Ils exploitent le plus gros troupeau que la terre est capable de supporter. Il s'agit donc là de deux systèmes de production très différents. Lorsqu'ils pratiquent une économie de croissance de type occidental, les agriculteurs-éleveurs augmentent leurs troupeaux avec l'argent que leur procurent leurs cultures et s'étendent dans des zones jusqu'alors réservées aux pasteurs nomades, appauvrissant doublement ces derniers, qui font face à une concurrence pour accéder à des ressources en pâturages limitées et qui ne peuvent plus obtenir des produits alimentaires dans la région.

Toutefois, la concurrence qui s'exerce sur les terres de saison sèche ne se fait pas seulement entre pasteurs et agriculteurs-éleveurs, mais s'exerce régulièrement, par ailleurs, entre les pasteurs et les divers organismes qui désirent affecter les terres à d'autres types de développement liés à la faune, au tourisme, à l'élevage en ranching ou à l'agriculture en milieu irrigué.

L'intégration des sociétés pastorales aux cadres régional et national a donné lieu à une stratification rapide des communautés locales sur le plan de l'influence économique, politique et sociale. Les nouveaux dirigeants répartissent leurs risques en diversifiant leurs entreprises économiques. Leur rôle d'intermédiaires entre l'ensemble de la population pastorale et l'administration et la bureaucratie nationales est particulièrement important.

Nombre d'entre eux sont riches et exercent un contrôle sur la main-d'œuvre grâce à l'extension des formes traditionnelles de protection paternaliste, de statut d'ancienneté et de redistribution des aliments. Leur suite devient importante et leurs familles exercent une influence sur la communauté pastorale. La structure de pouvoir interne de la communauté peut en être fondamentalement modifiée et pourtant, vu de l'extérieur, le système semble être resté le même. De l'intérieur, il est bien possible que les principes établis de redistribution du capital aient disparu en raison de l'instauration de nouveaux liens entre le pastoralisme et le capitalisme modernes. Les formes individuelles « d'assurance » contre la sécheresse remplacent alors les institutions traditionnelles telles qu'amitié entre les éleveurs et solidarité de clan, affaiblissant la position des membres du groupe les moins fortunés (Hjort, 1979; Southall, 1979). Nombre de pasteurs pauvres prennent alors un emploi en acceptant un salaire très faible. Pour subvenir aux besoins de leurs familles, les travailleurs mal payés ont besoin d'être aidés par leur parenté ou par leurs amis qui sont des producteurs d'aliments. En conséquence, le secteur pastoral soutient le secteur moderne en assurant la subsistance des familles de

travailleurs salariés et perd en conséquence une partie de sa main-d'oeuvre active qui pourrait s'avérer indispensable au maintien de bonnes pratiques d'élevage.

Cette stratification amène une double conversion des pasteurs en agriculteurs (Barth, 1964b; Baxter, 1975) : les riches investissent dans la culture pour diversifier et réduire leurs risques et le pauvre fait de la petite agriculture, la seule option qu'il lui reste s'il ne veut pas quitter sa famille ou devenir salarié. Les cultivateurs pauvres ne produisent que pour leur propre consommation ou vendent aussi sur le marché, auquel cas les fonctionnaires locaux ont tendance à les considérer comme des participants prometteurs au processus de développement. Ce processus a pu se répéter tout au long de l'histoire et l'on a même pu le considérer comme un mécanisme régulateur qui permet d'équilibrer le rapport existant entre les hommes, les animaux et la terre. Il semble toutefois qu'il soit beaucoup plus généralisé aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été et pour une raison qui dépasse le modèle écologique de développement économique et politique. Les différences régionales s'accroissent, la stratification évolue avec les communautés ethniques; les relations de dépendance et de patron à client prennent de l'ampleur.

Le signe le plus visible de l'intégration pastorale à des systèmes politiques et économiques plus larges est l'apparition de petites villes et de centres ruraux dont l'activité est axée avant tout sur le commerce et l'administration. Ils servent de lien économique entre la vie rurale et la vie urbaine et c'est par leur intermédiaire que les biens de consommation, le bétail et les céréales sont échangés. Pour l'administrateur, ils constituent les centres naturels de communication et de services sociaux. Pour l'entrepreneur, ils constituent une source de main-d'oeuvre occasionnelle bon marché et le mécanisme de filtrage des migrants ruraux-urbains (les pasteurs dans le cas qui nous occupe).

Les efforts de développement visant à faire participer les pasteurs à l'économie de marché devraient leur donner les moyens d'investir de l'argent et d'obtenir des produits alimentaires de remplacement. Il convient d'accorder une haute priorité aux efforts visant à améliorer le régime de subsistance des pasteurs pour qu'un excédent réel soit créé avant que l'on ne prélève une partie des ressources du secteur. Ce n'est que lorsque l'équilibre sera établi que l'on pourra effectuer des prélèvements substantiels (sous forme de viande, de lait ou de produits laitiers) au profit du marché national. Si l'on n'atteint pas cet équilibre, le coût pour la société pourrait bien être élevé sous la forme d'une migration violente et massive des pasteurs en direction des villes.

Toute intervention au niveau du système de production existant a des effets multiples et à long terme. Les liens d'interdépendance qui existent entre les élevages agricoles, système de production en pleine expansion, d'une part, et le secteur de la production pastorale, d'autre part, témoignent de la complexité de la tâche à laquelle doivent faire face les planificateurs qui désirent restructurer les principes existants d'utilisation des terres ou en introduire de nouveaux. L'évolution des systèmes de production relatifs aux projets de pêche qui sont associés au secteur pastoral en est un autre exemple. Les Turkana qui pêchent dans le lac Rudolf se sont mis à acheter du bétail, appliquant ainsi un nouveau principe à un domaine économique traditionnel : celui de l'achat. Leur entrée dans le secteur de l'élevage a accentué les pressions exercées sur les pâturages de la région. La possibilité pour certains de se procurer un revenu régulier peut avoir deux effets : l'effet net étant une augmentation rapide du cheptel de la région par l'achat de bétail à l'extérieur ou une modification du système de propriété à un point tel qu'il est possible d'acquiescer une position économique et politique anormalement forte au sein de l'économie traditionnelle (Henriksen, 1974). Le transfert de richesse

d'un secteur à l'autre doit être découragé mais il est possible qu'il soit inévitable. Il faut au minimum qu'aucune catégorie de la population ne souffre du développement régional. Il n'en reste pas moins que cet objectif sera parfois difficile à réaliser étant donné que chaque intervention a des effets multiples, non seulement du fait de la complexité des systèmes de production existants, mais aussi en raison de la réalité économique et politique qui entoure les projets de développement. Des études préparatoires sérieuses combinées à une évaluation permanente des différentes interventions constituent la seule chance de succès si l'on veut au moins comprendre telle ou telle opération de développement.

A mon avis, ces études n'ont pas besoin d'être compliquées, mais il faut qu'elles s'intéressent avant tout aux questions ayant une importance politique parce que l'on doit tenir compte de l'expression des inégalités régionales et des stratifications, tout autant que des facteurs plus techniques. La nécessité d'évaluer en permanence les projets de développement a souvent été soulignée.

discussion

Hopcraft : Les termes de l'échange entre le bétail et les céréales sont peut-être en fait meilleurs qu'on ne le dit ici. Le problème vient du fait que l'on ne vend pas les animaux mâles, principalement les boeufs, dont la valeur productive dans le système pastoral est faible. Par ailleurs, une espèce d'irrationalisme social existe en dépit du rationalisme individuel. L'intervention du gouvernement peut entraîner un accroissement des profits en réduisant le nombre d'animaux et donc en diminuant la concurrence.

Sandford : Il faudrait éviter d'utiliser des statistiques portant sur quelques années pour démontrer l'existence d'une évolution à long terme dans le rapport qui caractérise les céréales et les produits des pasteurs. Les fluctuations à court terme sont plus grandes que celles que l'on enregistre à long terme et l'emploi de quelques statistiques correspondant à la fin d'une longue période pour caractériser les différentes tendances peut être trompeur. Vous nous parlez par ailleurs des profits réalisés par les intermédiaires, laissant entendre qu'ils sont élevés. Les études réalisées sur le terrain nous montrent généralement que si les marges semblent élevées, elles reflètent pour la plupart les coûts des intermédiaires, les profits, quant à eux, ayant tendance à être faibles.

Hjort : Oui, je suis tout à fait d'accord sur le premier point. Je ne cherche ici qu'à illustrer une hypothèse. Sur le deuxième point, la question n'est pas celle du profit des intermédiaires mais celle du manque à gagner des pasteurs.

Willby : Les pasteurs échangent leur bétail contre des aliments, autres que les céréales, dont l'importance est grande pour leur alimentation quotidienne : miel et sucre par exemple (que l'on préfère aux céréales en Somalie où la consommation de sucre par tête est une des plus élevées du monde, bière, bananes, haricots, etc.). Ils commercialisent par ailleurs leur bétail pour satisfaire des besoins divers et en augmentation constante : éducation (directement et indirectement tel que vêtements, literie, etc.), remèdes vétérinaires, radios, etc. Certains groupes de pasteurs engagent couramment de la main-d'œuvre, soit pour lui demander de cultiver à sa place, soit pour nettoyer et réparer les puits, ou même pour prendre soin des troupeaux. Ils payent souvent en nature, c'est-à-dire avec du bétail, ce qui constitue dans certains cas le moyen reconnu pour un cultivateur ainsi engagé de se constituer un troupeau. Cette interdépendance n'est pourtant pas toujours harmonieuse et, contrairement à ce que l'on a pu dire au cours des séances

précédentes, les pasteurs ont été généralement les agresseurs et non les victimes chaque fois que des troubles ont eu lieu dans les sociétés agricoles. Dans la plupart des pays ayant une population pastorale non négligeable, les troupeaux des pasteurs constituent la principale source d'alimentation en viande de la nation et, dans certains cas (notamment celui de la Somalie), l'un des principaux postes du commerce extérieur du pays. L'absence de possibilités d'investissement ou l'hésitation à mettre en banque les gains tirés du commerce du bétail ne sont absolument pas universelles. En Somalie, par exemple, les pasteurs réinvestissent dans de petites boutiques, dans les camions, dans des réservoirs d'eau, etc. et une étude récente du commerce de l'élevage nous révèle que de nombreux pasteurs ont de grosses économies en banque dans les principales villes, tout autant que les intermédiaires et que les industriels. Les pasteurs commercialisent leur bétail pour beaucoup d'autres raisons que celle qui consiste à compléter leur régime alimentaire par des céréales.